

XV.—DANS L'ATELIER

Paul était revenu à son atelier vers deux heures. Après avoir pendant quelques instants et d'un œil caressant contemplé le portrait de Georgette, qui semblait lui sourire et le regarder amoureusement, il s'était mis au travail.

Il travaillait depuis une heure lorsque l'on frappa légèrement à la porte. Il ne put se défendre d'un mouvement d'impatience et de contrariété. Quel était donc cet importun qui venait le déranger ? C'était bien la peine de s'être dit qu'il donnerait cette journée tout entière à son tableau. Décidément il ne pouvait rien faire de bien, étant ainsi dérangé à tout instant.

Cependant il se leva, jeta rapidement une toile de serge noire sur le portrait de Georgette et cria :

—Entrez !

La porte s'ouvrit, et une femme pénétra dans l'atelier.

C'était la marchande à la toilette.

L'artiste eut un cri de surprise, et, tout joyeux, s'élança vers sa mère, qui le reçut dans ses bras.

—Oh ! ma mère, qu'elle surprise ! dit Paul, en la conduisant vers le divan où il s'assit à côté d'elle.

—T'est-elle agréable au moins cette surprise ? fit-elle en l'enveloppant d'un regard d'indicible tendresse.

—Vous savez bien que je ne puis qu'être heureux de votre visite, ma mère, car c'est la première fois que j'ai la joie de vous recevoir chez moi.

—Oui, ici c'est chez toi ; j'y peux venir, et, si tu me le permets, je viendrai... souvent ; oh ! je ne t'empêcherai pas de travailler, je prendrai même grand plaisir à te voir dessiner et peindre. Je savais que tu serais toute cette journée dans ton atelier et je n'ai pu résister au désir de venir t'y embrasser. C'est ce matin que je voulais venir, mais j'ai été retenue par des clients ; j'ai vraiment trop à faire.

Je n'ai pas vu ta concierge, elle n'était pas dans sa loge ; j'ai tout de même grimpé l'escalier, mais sans être absolument sûre de te trouver ; la concierge devrait être toujours là pour répondre, car enfin on ne peut pas laisser pénétrer les gens dans une maison sans savoir où ils vont.

—Oh ! je n'ai pas à craindre les voleurs, répondit Paul en souriant ; du reste, la concierge s'absente rarement de sa loge, quand son mari n'est pas là ; il y a sur le même carré que moi un ménage d'ouvriers ; la concierge est une amie de la femme et elle monte quelquefois pour causer un instant avec l'ouvrière.

—Est-ce ta concierge qui fait ton atelier ?

—Oui, c'est elle.

—C'est propre, bien tenu.

—Elle promenait son regard de tous les côtés.

—Ah ! voilà les deux grands tableaux que tu destines à l'Exposition.

—Ils ne sont pas encore bien avancés, dit Paul ; je ne commencerai à peindre que la semaine prochaine ; mes costumes sont prêts et j'ai retenu mes modèles.

Léonie se leva, s'approcha de la toile sur laquelle Paul donnait les derniers coups de crayon, et l'examina avec une sorte de curiosité.

—Un roi et une reine ? dit-elle.

—Un roi et presque une reine, la belle Diane de Poitiers, répondit Paul.

—Et les autres personnages qui implorent ?

—La princesse Marguerite de France, sœur de François Ier, et les principaux poètes de l'époque ; ils demandent au roi chevalier la grâce d'Etienne Dolet, que le Parlement vient de condamner à être brûlé vif.

—Et alors ?

—Les rois ne sont pas toujours les maîtres : Etienne Dolet fut brûlé.

—Je me souviens, Paul, brûlé sur la place Maubert.

Le jeune homme s'inclina.

—Elle est très bien, cette princesse Marguerite, reprit Léonie : attitude très digne, mais respectueuse devant la majesté royale ; quel est celui qu'elle tient par la main ?

—Clément Marot, poète chansonnier.

—Le mouvement de la princesse, montrant au roi de sa main gauche le groupe qui s'incline est superbe.

—Vous trouvez, ma mère ?

—Je ne m'y connais guère, mon ami, mais je trouve que ce tableau est beau, très beau, et d'une large conception ; je vois, je sens à mon impression que ce sera une œuvre, une œuvre de premier ordre qui, forcément, attirera l'attention sur mon fils.

—Ma mère, votre appréciation me rend très heureux.

—Ne t'ai-je pas dit déjà que tu serais un maître, que tu aurais le succès qui donne la célébrité ?

—Je travaille, j'espère.

La mère s'éloigna des toiles et fit le tour de l'atelier.

—Tu es bien ici, reprit-elle ; la pièce est vaste, bien aérée, très élevée le plafond, un jour très clair.

—J'étais encore en Italie lorsque mon père a loué, et, comme vous le voyez, il a su choisir.

—Oui, fit-elle assez sèchement.

C'était encore le sentiment jaloux qui la mordait.

Toujours le père ; il avait tout fait pour son fils, et elle rien, rien encore.

Ce fut avec cette pensée qu'elle reprit :

—Cependant ton atelier n'est pas encore comme je le voudrais.

—Ah ! fit Paul, regardant sa mère avec surprise.

—Ces murs sont nus ; j'y voudrais voir quelques belles tapisseries, de appliques, des statuettes sur des supports ; une glace à cet endroit et une autre sur la cheminée, lui faisant face, avec une pendule et des candélabres, feraient très bien ; enfin il te faudrait aussi quelques beaux bronzes sur des piédestaux....

Le jeune artiste ne put s'empêcher de rire.

—Décidément, chère mère, vous ne rêvez pour moi que le luxe ! répondit-il.

—Est-ce qu'il est défendu de s'entourer de choses agréables à la vue ?

—Non, certes ; mais cela viendra.

—Oui, cela viendra ; je vois ce qui manque à ton atelier, ce qu'il y faut mettre pour l'orner. Paul, je me charge de cela ; ah ! ne me refuse pas.

—Eh bien, non, ma mère, je ne refuse pas.

—A la bonne heure, tu me laissera faire selon mon goût, n'est-ce pas ? Oh ! tu verras, tu seras content.

—Seulement, ma mère....

—Quoi ?

—Pas trop riche ?

—Sois tranquille, ce sera convenable.

Les yeux de Léonie s'arrêtèrent sur le portrait de Georgette, que l'artiste avait reconvert d'une étoffe de serge.

—Qu'est-ce qu'il y a là ? demanda-t-elle, une peinture ?

—Oui, ma mère, une peinture, un portrait.

—Pourquoi est-il caché ? Est-ce qu'il n'est pas permis de le voir ?

—Je ne le montre pas à tout le monde, répondit Paul en souriant, mais à vous, ma mère....

Il enleva le voile, qu'il jetait sur un tabouret.

—Oh ! la jolie personne ! s'exclama Léonie saisie d'admiration ; quelle adorable expression du regard et du sourire !

Puis, se tournant brusquement vers son fils :

—C'est elle, n'est-ce pas ?

—Oui, ma mère, c'est elle.

—La délicieuse enfant ! Je ne crois pas avoir jamais vu une tête aussi charmante ; et ces yeux, et cette bouche un peu mutine.... la perfection de la beauté ! Ah ! je comprends ton amour ; tu es un délicat, mon fils ; oui, je comprends que Mlle Georgette ait su si bien s'emparer de ton cœur. Il semble que vous ayez été créés l'un pour l'autre. Ton père a-t-il vu ce portrait ?

—Non, ma mère, pas encore.

—Alors il ne sait rien ?

—Rien.

—Pourquoi tant attendre pour lui parler de Mlle Georgette et de tes projets ?

—Vous savez bien, ma mère, ce que je voudrais.

—Oui, mon ami, mais puisque c'est impossible.

Le jeune homme soupira.

—Est-ce que tu lui as encore parlé de moi ?

—Oui, mais il est inflexible.

—Je te l'ai dit, tu n'obtiendras rien.

Paul baissa tristement la tête.

A ce moment, une voix d'homme se fit entendre dans l'escalier disant :

—Bonjour, madame Michel.

Léonie tressaillit.

Paul se redressa brusquement.

—C'est lui ! dit Léonie ; malgré le temps écoulé, j'ai reconnu sa voix.

—Oui, en effet, fit le jeune homme, il m'a semblé.... mais nous nous trompons peut-être.

Anxieux, il tendirent l'oreille.

La concierge, Mme Michel, qui venait de sortir de chez la voisine et s'était arrêtée sur le palier, répondait au bonjour qu'on lui adressait.

—Ah ! c'est vous, monsieur Lebrun ; bonjour, monsieur Lebrun ; vous venez voir M. Paul ? Il est là, il travaille ; c'est magnifique ce qu'il fait, monsieur Lebrun, magnifique.

Paul tremblait comme la feuille, et sa mère, affreusement pâle, immobile, comme pétrifiée, jetait autour d'elle des regards affolés.

Que faire ? Ils ne le savaient ni l'un ni l'autre.

Enfin, reprenant vite son sang-froid, Léonie s'élança vers un paravent pour se cacher.

La porte s'ouvrait, et le sculpteur sur bois put voir, avant d'entrer, une partie de la jupe de la robe qui n'avait pas encore disparu derrière le paravent.

Le sourire que le plaisir de surprendre son fils à son travail avait amené sur ses lèvres s'effaça aussitôt, et il entra dans l'atelier grave, les sourcils froncés.

L'émotion, le trouble du jeune homme ne pouvaient pas lui échapper.

—Comment, mon père, c'est vous ? balbutia Paul, ne sachant que dire.

—Tu ne m'attendais pas ? dit le sculpteur ; j'ai eu une course à faire et l'idée m'a pris de venir jusqu'ici ; mais j'ai eu tort de ne pas te prévenir de ma visite ; tu es gêné, embarrassé ; tu ne me reçois pas comme d'habitude.

—Oh ! mon père, vous savez bien que c'est toujours avec plaisir que je vous vois ici.

—Non, pas toujours, et aujourd'hui moins que jamais.

—Mon père !

—J'ai bien mal choisi le moment de ma visite, puisque je t'ai dérangé.

—Mon père, je vous assure....

—Paul, ne cherche pas à mentir, interrompit Lebrun d'un ton sévère ; est-ce que tu voudrais prendre des habitudes de dissimulation et de mensonge ?